

Héla Saïdi

Vie Rêvée

Vivre sa vie ou la rêver ?



Héla Saïdi

Vie Rêvée

Vivre sa vie ou la rêver ?

© Héra Saïdi, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6734-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cet ouvrage est une œuvre de fiction.

Toute ressemblance des personnages principaux du roman avec des personnes existantes ou ayant existé ne pourrait être que fortuite.

À Thibault S.

À mes parents, ma famille, mes amis, si chers dans mon cœur

Rêve d'une Vie

Un bar à l'ambiance survoltée. Mes yeux sont éblouis par la lumière stroboscopique des spots colorés. Des visages flous défilent devant moi, lentement, presque au ralenti. Le rythme s'accélère, devient effrénée. Le son de la musique électro-pop envahit mes oreilles, m'assourdissant jusqu'à l'étourdissement. Instinct de survie activé. Mon esprit évalue la situation. Je garde les yeux clos. Concentrée sur les battements de mon cœur, je calme cet éclatement intérieur. Petit à petit, mon rythme cardiaque ralentit. J'ouvre les yeux. Un visage familier apparaît. Ma respiration se coupe. Mes yeux se referment. Des mots doux glissent à mon oreille. Sensation de froid. Je sens les lèvres pulpeuses et sucrées de Stéphanie toucher les miennes. Mon cœur s'arrête. Des gouttes de sueur glissent le long de mon cou, de mes seins. Mes yeux s'ouvrent. Nos regards se croisent une fraction de secondes. Elle m'agrippe le bras, m'entraîne vers le côté obscur du bar et...

« Allah O Akbar ! ».

L'heure de la prière avait sonné. J'ouvris les yeux brutalement. Le rêve encore sur le bord de mes lèvres. Les battements de mon cœur continuaient à résonner douloureusement dans mes oreilles. Tout en avalant avec difficulté ma salive, je me demandais ce que signifiait ce rêve bizarre, ce cauchemar. Il était 4h15 du matin à Tunis et la température avoisinait déjà les 25° Celsius, temps normal pour un mois de juillet.

Pourquoi ce rêve ?

J'avais à peine 18 ans. Le bac en poche, l'année scolaire était finie.

Je ne reverrai probablement jamais plus Stéphanie.

Stéphanie, cette très jolie fille aux cheveux mi-longs, blonds, dont la frange longue dissimulait parfois ses magnifiques yeux verts en amande. Lorsqu'on arrivait à échanger un regard, je remarquais souvent cette note de malice au coin de l'œil, exaltant considérablement son charme naturel.

Que dire de son sourire ?

Son sourire, révélant des dents blanches parfaitement alignées, ponctuait son

beau visage ovale de deux fossettes, soulignant ses magnifiques joues roses. Ses courbes agréablement dessinées lui donnaient déjà une allure de femme...

Très souvent, à la fin des cours, je la voyais sortir du lycée, direction rue Vieille du Temple dans le 3^{ème} arrondissement de Paris, vers son bar favori, au bras de sa petite copine ou de son petit copain du moment. À chaque fois que l'on se croisait, j'en profitais, discrètement, pour respirer intensément le doux parfum de liberté que son insouciance vaporisait sans aucune retenue autour d'elle. À chacun de ses passages, je saluais sa féminité assumée et assurée qu'elle seule savait pimenter d'un look unique en son genre : aux pieds, toujours ses chaussures couleur jaune poussin avec des semelles compensées de 5 cm et ses petites fesses musclées serrées dans un jean à la dernière mode. Elle aimait choquer et surprendre ses camarades, mais surtout ses professeurs par son attitude sexuéée désinvolte, souvent suggestive. Pendant les cours, chacun pouvait l'entendre s'amuser à faire rouler entre ses lèvres son piercing à la langue. Dès qu'une question était posée, c'était la première à répondre. Même si souvent la réponse n'était pas la bonne, elle adorait que les regards soient braqués sur elle. Elle attirait autant les garçons qu'elle agaçait les filles de la classe. Un brin provocante, elle riait de leurs yeux terriblement attirés par ses décolletés plongeants et ses pantalons taille basse qui laissaient paraître des strings rouge, jaune, rose, noir dentelle... Mon esprit se retrouvait également intrigué et mes yeux aimantés vers cet être atypique. Très souvent, je me retrouvais à sourire rien qu'en me souvenant de son regard, de son rire.

Pourquoi donc le souvenir de cette camarade de classe me poursuivait-il ainsi ?

Mon esprit s'impatiente, mais la réponse ne vint pas pour autant. Mon cerveau n'était plus en capacité d'intégrer ni même de traiter une quelconque information. Tout mon être se retrouvait sidéré par les sensations antinomiques fraîchement ressenties dans ce rêve. Pourtant, de son côté, mon cœur continuait à s'emballer, ressentant sans doute qu'il n'y avait plus de pilote aux commandes. Les yeux dans le vide, mon esprit décida alors de reprendre le dessus, se focalisant sur le bruit sourd émanant encore de ce cœur affolé. Lorsque l'appel à la prière reprit, les battements de mon cœur se mêlèrent rapidement à la voix de l'imam, renforçant le malaise, atteignant alors son paroxysme. Exaspérée d'avoir été plongée dans un tel état par un simple songe, n'y trouvant aucune explication, je bondis précipitamment de mon lit, pour me retrouver, quelques

fractions de secondes plus tard, à genoux, implorant le ciel. Tout en me frottant les yeux, les seuls mots qui parvinrent à ma bouche étaient : « *A'oudhoubillah mine Shaitane Rajime* – Je cherche refuge auprès d'Allah contre Satan le lapidé », invocation utilisée pour demander à Allah de nous protéger contre le « *Shaitane* » (le Diable, Satan, « *Iblis* »).

Ces pensées impures ne pouvaient être susurrées que par le « *Shaitane* » – le Diable lui-même !

Des larmes coulèrent sur mes joues.

Je compris finalement que ce rêve était l'électrochoc salvateur m'invitant à vivre vraiment ma Vie.

Ma famille, ma religion

Ainée d'une famille de neuf enfants, six frères et trois sœurs, ma mère, dès l'âge de 16 ans avait dû rapidement travailler. Grand-Mère n'avait jamais travaillé et Grand-Père avait enchaîné toute sa vie des petits boulots pour assurer la survie de toute sa famille. En 1956, il s'était retrouvé, pour la première fois, totalement désœuvré à l'indépendance de la Tunisie, alors qu'il avait servi dans l'armée française depuis ses 18 ans. La France s'était retirée brutalement, l'abandonnant sur le bas-côté, sans même un regard. L'armée française avait été son unique école, elle lui avait appris à conduire les voitures et les camions, mais aussi un métier, la menuiserie. Quand il avait fallu défendre avec courage les intérêts de la France contre les nazis, Grand-Père n'avait pas hésité à prendre les armes et à combattre fièrement dans l'armée française. Jusqu'au jour où on lui demanda de « tirer » sur les algériens qu'il appelait « ses frères ». La guerre d'Algérie constitua un véritable traumatisme. Il n'avait jamais réussi à raconter clairement le détail des atrocités auxquelles il avait été confronté ni à sa propre épouse ni même à quiconque.

Avec mon grand-père, nous étions très proches. Lorsque je l'avais questionné à ce sujet, à part voir son regard bleu profond s'assombrir, sentir ses mains, par alternance, serrer et caresser les miennes, aucun mot n'était parvenu à mon oreille. Son silence m'avait littéralement glacé le sang et continue à me hanter tant le souvenir de la peur et de l'horreur dans ses yeux reste encore palpable dans ma mémoire. De peur de le voir replonger dans cet état de semi-sidération, la guerre d'Algérie ne fut plus jamais abordée avec lui. Ne renonçant pas à cette soif de savoir, j'avais pu gratter quelques détails de cette période chez Grand-Mère qui regorgeait toujours de petites anecdotes sur les uns et les autres. Elle avait, quant à elle, un souvenir intact de toutes les nuits, qui suivirent son retour de la guerre. Elle était parfois réveillée en sursaut par des cris et des pleurs ; Grand-Père, touché par une sorte de frénésie soudaine, lui assénait des coups de pieds ou des coups de coudes qui l'obligeaient à l'extirper rapidement de ces horribles cauchemars. Dès qu'il entendait le bruit d'un avion ou des cris, il pouvait se figer sur place. Son corps tout entier se mettait à trembler, vestige hérité certainement de tout l'effroi vécu. Côté mort d'aussi près génère des séquelles psychologiques chez n'importe quel individu. Il avait vu ses camarades

tomber à quelques mètres de lui. Un jour qu'il avait demandé expressément un massage du cuir chevelu à Grand-Mère, il s'était soudainement confié à propos de cette tragédie : *« tu sais, la veille avec Jacques, nous buvions le thé, il me parlait de sa femme et de son projet d'ouvrir un garage après la guerre. Je lui avais même proposé de venir passer les vacances chez nous. Il rigolait... et après... j'ai entendu un grand boum... c'était tellement fort que je n'entendais plus rien, mes oreilles sifflaient... il y avait de la poussière partout... j'avais du mal à voir... et là, j'ai vu un corps par terre... je me suis approché... je l'ai retourné... je ne l'ai même pas reconnu. Son visage. Ah... Allah – Ya rahmou – paix à son âme, même s'il n'était pas croyant ! Mon ami ! ».*

Voir tomber ses frères musulmans sous les balles de ses camarades français incarnait également un autre dilemme. Pour répondre à certaines critiques fusant de ses cousins, ne comprenant toujours pas comment il avait pu combattre en Algérie, il avait expliqué que jamais aucune de ses balles n'avait pu atteindre un algérien tellement il s'appliquait à tirer mal, visant systématiquement à côté. Pourtant, Grand-Père n'avait pas hésité à détourner son regard lorsque certains soldats français s'étaient rendus coupables d'actes de barbarie sur la population. D'après lui, certains soldats français s'amusaient à lancer des paris idiots par exemple sur le sexe de l'enfant encore porté, avant d'ouvrir le ventre des pauvres femmes enceintes pour déterminer le gagnant.

Comment douter de ses propos ?

Qu'est-ce qui pouvait justifier des actes d'une telle cruauté ?

Qu'est ce qui peut pousser un homme à tant de violence ? Surtout lorsqu'il arbore l'uniforme !

La plupart n'avait pas eu d'autres choix que de s'engager à cette époque. La cause de cette barbarie se trouvait-elle dans l'ennui ? La peur de mourir ? La violence quotidienne des tâches imposées au nom de la nation ? L'horreur à la vue des cadavres ? L'odeur et la proximité de la mort ? Les problèmes psychologiques préexistants chez certains et exacerbés par la guerre ? Ou encore la déshumanisation quotidienne de la population ?

De cette époque-là, aucun soldat ayant commis des actes de torture n'a été jugé ni condamné. Et, aujourd'hui, les témoins de cette barbarie ne sont plus là pour témoigner...